

# Le Poète Pierre de Deimier

(Avignon, vers 1580 - ?, après 1615).

Sa carrière provençale.

---

Le nom du poète Pierre de Deimier, d'origine avignonnaise, qui vivait au temps de Malherbe, longtemps inconnu du grand public s'il avait retenu depuis F. Brunot (1) l'attention des spécialistes, commence à apparaître dans les manuels d'enseignement secondaire et supérieur (2). Ce n'est que justice. Le poète, d'abord surabondant et toujours médiocre, et le littérateur aux orientations diverses, ne suscitent plus guère qu'un intérêt de curiosité. Mais en 1610, Deimier se révèle un théoricien de la poésie, donnant un volumineux ouvrage, *l'Académie de l'Art Poétique*, 592 pages dans lesquelles il légifère de façon contraire à sa pratique poétique, jusqu'au début de 1608. Et il devient alors, du fait de la carence de Malherbe comme théoricien de la poésie, tout à fait intéressant. Il se montre dans son traité, sous l'influence de Malherbe évidemment, un malherbien, fondant avec autorité le rationalisme pré-classique et classique.

On discerne chez lui une révélation et une conversion. Suivies d'actes de foi et de prosélytisme : une véritable campagne de *praticien* de la poésie, de la poésie nouvelle, moderne,

---

(1) *La Doctrine de Malherbe d'après son Commentaire sur Desportes*, p. 574-77 et *passim*.

(2) Bien timidement dans l'ouvrage de M. M. Braunschvig, *Notre Littérature étudiée dans les textes*, I, p. 331, et dans celui de M. M. Jasinski, *Hist. de la Litt. fr.*, I, p. 305.

D'une manière plus large et détaillée, chez M. A. Cart., *La Poésie française au XVIIe s.*, p. 47-51, — M. A. Adam, *Hist. de la Litt. fr. au XVIIe s.*, I, p. 43-44 et *passim*, et enfin M. R. Lebègue, *La Poésie française de 1560 à 1630*, II, p. 63-67.

auprès des jeunes poètes et des amateurs, tout à fait analogue à celle de Malherbe, et *l'Académie*.

Le problème des relations entre Malherbe et Deimier a été posé et sa solution tentée par F. Brunot. Elle donne la clé des rapports entre leurs enseignements à tous deux, qui sont concordants pour l'essentiel, les principes : la Raison, la clarté à rechercher, le recours à l'usage..., mais qui présentent aussi des divergences notables, aboutissant parfois à des positions diamétralement opposées, en ce qui concerne les jugements portés sur les poètes du passé lointain et récent, c'est-à-dire sur la valeur et l'importance de la tradition poétique et sur la conception même de la poésie.

Cet ensemble de problèmes se situait pour F. Brunot à la périphérie de ses recherches sur Malherbe et à la fin de son long et magistral travail. Ses trois pages sont d'une grande probité scientifique, bien munies de points d'interrogation et de conditionnels, et il y lance en tous sens des hypothèses. Il avoue en somme son embarras. « Pas un mot, écrit-il, dans les œuvres de l'un ou de l'autre, ne permet d'affirmer qu'ils ont été en relations. Il est difficile pourtant de supposer le contraire. » Et il inclinait à conclure à l'existence de ces relations, en Provence, et plus tard à Paris, en s'efforçant d'appuyer sa thèse de « raisonnements généraux » et de quelques arguments.

Ayant examiné toute l'œuvre de Deimier, en vue de l'édition critique de quelques chapitres de cette *Académie*, pour commencer, nous avons été amené à reprendre la question à la lumière de deux éléments d'appréciation positifs qui ont été dégagés : la date de la naissance de Deimier, — 1580 environ au lieu de 1570, — et un texte, p. 330-32 de *l'Académie*, qui témoigne de leurs relations, au moins unilatéralement. Ces pages, passées jusqu'à présent inaperçues, mais hautement significatives, concernent indubitablement Malherbe, s'il n'y est pas nommé. Deimier écrit : « *Ce personnage a tant mérité envers moy...* »

En introduction à cet exposé, trop long pour trouver place ici, les pages qu'on va lire concernent la carrière provençale de Deimier, et le problème de ses relations avec Malherbe en Provence jusqu'à son établissement à Paris, vers le milieu de l'année 1605, sans doute.

Pierre de Deimier est né à Avignon, sujet du Pape, « un peu étranger », comme il l'écrira à sa « maîtresse » marseillaise. En quelle année ? L'histoire littéraire tient pour acquise la date de 1570. A tort, comme nous allons le montrer.

Examinons d'abord la liste de ses productions antérieures à l'*Académie* (1610), dans l'ordre où elles ont été imprimées.

1. *Les Premières Œuvres*, Lyon, 1600 (1). — Un *canzoniere*, *Les Amours de Parthénie*, dans le goût de ceux de Desportes, suivi de mélanges poétiques. B. N. Rés. p. Ye. 294.

2. *L'Austriade*, Lyon, 1601 (2). — Poème épique sur la victoire navale de Lépante, remportée le 7 octobre 1571 par don Juan d'Autriche, commandant la flotte de la Sainte-Ligue sur les Turcs de Soliman. A la suite, des mélanges poétiques. B. N. Rés. p. Ye. 376.

3. *Les Illustres Aventures*, Lyon, 1603 (3). — Dix « aventures » : *Phaéton* (plus de deux mille alexandrins), *Echo* et *Narcisse*, etc... A la suite, des mélanges poétiques (4).

Aix-en-Provence, Musée Arbaud, R. 246.

4. *La Néréide ou Victoire navale. Ensemble les Destins héroïques de Cléophile et de Néréclie*, Paris, 1605 (5). — Réfection de *L'Austriade*, destinée à servir maintenant de cadre à un très long poème romanesque et galant, présenté sous forme de récits par un chevalier indien qui, après avoir été blessé sur une galère vénitienne, s'est retiré du combat dans une galère conquise sur l'Infidèle : *Les Destins héroïques*, etc... (6). A la suite, « la première partie du *Printemps de Vaucluse*, où est compris un amas de diverses poésies... » (7).

B. N. Rés. Ye. 2060.

---

(1) Dédiées à la Gloire.

(2) Dédiée à Charles-Emmanuel, duc de Savoie. — Deimier avait prévu 3 chants. Il n'a donné que les 2 premiers et un fragment du 3e.

(3) Dédiées à Mgr Blaise de Capisuceo, etc... « gouverneur et lieutenant général... pour N. S. P. en son estat d'Avignon et Comté de Venisse. »

(4) Certaines pièces reparaitront dans la 2e partie de l'ouvrage suivant.

(5) Epître dédicatoire au Roi, suivie de Stances au Roi, à la Reine et au Dauphin.

(6) Deimier avait prévu 24 livres. Il n'a donné que les 5 premiers.

(7) La suite n'a pas paru.

5. *Maximes d'Estat, militaires et politiques*, Paris, 1606 (1).  
— Traduction des *Aggiunte alla Ragione di Stato* de Giovanni Botero Benese (1598 ?) avec des annotations de l'auteur.  
B. N. \*E. 3369.

6. *Le Printemps des Lettres Amoureuses*, Paris, Fr. Huby, 1608, 632 p. (2). — Trois livres de lettres, mêlées de compositions poétiques. (3) La plupart de ces lettres et ces poésies concernent ses amours, qui durent toujours, avec la jeune marseillaise chantée sous le nom de *Parthénie* dans les *Premières Œuvres*. Contient aussi six épîtres traduites d'Ovide, etc... (4).  
Arsenal 8° B. L. 36.651.

7. *Histoire des Amoureuses Destinées de Lysimont et de Clitye*, Paris, 1608 (5). — Long roman chevaleresque et galant, dont l'action se passe à Naples au XIV<sup>e</sup> siècle, mêlé de vers. Inachevé (6).  
Arsenal 8° B. L. 21.266.

Mais Deimier a passé lui-même en revue ses ouvrages, en confessant ses errements au sujet de la licence poétique du temps qu'il était en Provence, p. 167-68 de l'*Académie* :

« Dès ma plus tendre jeunesse, ayant des-ja en quelque mespris ces licenciemens poétiques : comme on le peut voir en mes livres des *Illustres Aventures*, de la *Néréide ou Vic-*

---

(1) Dédiées à don Juan de Médicis, oncle de la Reine Marie, alors à Paris.

(2) Dédié à la Reine Marguerite.

(3) Certaines sont reprises des *Illustres Aventures*.

(4) Deux réapparitions en 1614 et 1615 :

*Le Printemps des Lettres Amoureuses. Où se voyent divers sujets de passions amoureuses, propres à toutes personnes qui désirent apprendre à bien et gravement discourir*, Rouen, Guillaume de la Haye, 1614, 632 p. Même dédicace.

*Le Printemps des Lettres Amoureuses ou Délices de l'Eloquence française*, Paris, Fr. Huby, 480 p. Même dédicace.

(5) Dédiée à la Princesse Dorothee de Croy.

(6) Les deux ouvrages suivants, sont postérieurs à l'*Académie*, 1610 :

*Lettres Amoureuses, non moins pleines de belles conceptions que de beaux desirs. Ensemble la traduction de toutes les Epistres d'Ovide*, Paris, G. Scvestre, 1612. B. N. Rés. Ye. 1217.

Une sorte de suite au *Printemps des Lettres Amoureuses*. Pas de vers, sauf deux pièces insérées en tête des liminaires. Le reliquat de l'édition a reparu en 1614, sous le même titre, Paris, G. Robinot, 1614.

*La Royale Liberté de Marseille*, Paris, A. Périer, 1615. Dédiée au Roi. B. N. 6° Lb<sup>ms</sup> 874. — Relation en prose de l'assassinat de Cazaux par Libertat, le 17 février 1598.

Edition partagée : *La Royale Liberté de Marseille*, Anvers, Les Héritiers de Jehan Moret, 1615. Avec un nouveau frontispice. Le reliquat de l'édition a reparu sous le titre : *Histoire de la Réduction de Marseille à l'obeyssance du Roy*, Ibid., Id., 1618, 2<sup>e</sup> édition.

toire Navale des Vénitiens, et au premier qui se nomme de mes Premières Œuvres, qui ont esté imprimez à Paris, et à Lyon dans lesquels livres sont compris environ trente mille vers que j'avoy tous composez avant que j'eü atteinct l'age de vingt ans. Mais on ne sçauroit pas voir un traict de licence en tous les vers qui sont aux livres du *Prin-temps des Lettres Amoureuses*, et des *Amoureuses Destinées de Lysimont et de Clitye* que j'ay fait imprimer à Paris depuis un an et demy en çà. »

De ce texte capital et lumineux pour l'intelligence de l'évolution poétique de Deimier, nous ne retiendrons pour l'instant que deux points. Il a rayé de la liste de ses ouvrages, l'*Austriade* de 1601, et il n'avoue plus que sa réfection de 1605, la *Néréide* (1). Les titres de ses premiers volumes lui sont venus à l'esprit dans un ordre qui n'est pas celui de leur impression. Indication intéressante, confirmée par l'examen des *Premières Œuvres* et de l'*Austriade*. Il s'agit de l'ordre dans lequel ils ont été conçus et mis en train. Il a eu en chantier son grand poème épique, sous sa première forme, et les *Illustres Aventures*, en tout ou en partie, avant ses *Premières Œuvres*, dont le *canzoniere* a été suscité à l'imprévu par la rencontre d'une belle marseillaise, *Parthénie* (2).

La date que nous proposons pour la naissance de Deimier ressort de ce texte et des indications fournies par les *Premières Œuvres*. Deimier nous a appris qu'il a composé (il ne dit pas publié) environ trente mille vers (soit l'*Austriade*, les *Illustres Aventures* et les *Premières Œuvres*) avant sa vingtième année. Attitude de poète, vantardise de provincial, de méridional ? Il ne paraît pas. Dans une première *Épître*, il offre *A la Gloire* « les premisses de (son) printemps ». Dans l'*Épître au Lecteur*, il demande : « Si tu estimes ces fructs tenir trop du mois de Mars, c'est-à-dire non guieres meurs, que l'ardeur de ta favorable réception suplee au

(1) Ceci est corroboré par quelques lignes de l'*Argument* de la *Néréide*, 1605, mises sous la signature de B. Alph. A. (?) : « ... Cest excellent auteur de la *Néréide*... vient maintenant par un troisieme livre descouvrir en lumiere le fruit de ses honorables veilles... »

(2) On lit dans l'*Épître au Lecteur* : « C'est une portie des fructs que j'ay trié depuis quelques mois aux vergers des chastes sœurs de Diane... Conserve doucement ce livre sous ta faveur, tandis que je m'emploieray de te faire avoir bientôt quelqu'un de ses frères. » — Dans une pièce liminaire, du *Socheit*, vante l'efficacité de sa plume « et charmuse et guerrière. » Ce dernier qualificatif ne peut viser que l'*Austriade*.

*deffaut de leur Esté.* » Il écrit plus loin : « Je vois des-ja une longue trainee de chiens hargneux s'irriter contre la pleine lune *des premiers jours de mon Avril.* » Dans son *canzoniere*, il fait allusion à plusieurs reprises à sa jeunesse :

p. 5 : Beauté dont les beautez captivent *ma jeunesse...*

p. 9 : Bien que je sois encore *en l'avril de mes jours...*

p. 127 : Amour, cruel pipeur *de ma jeune raison...*

Dans leurs pièces encomiastiques, les amis de l'auteur louent aussi à l'envi son extrême jeunesse (1). La dédicace *A la Gloire* n'est-ce pas une attitude juvénile, qui sera d'ailleurs bientôt rectifiée ? Dans *l'Argument* de la *Néréide*, un certain B. Alph. A., porte-parole de Deimier si ce n'est Deimier lui-même, écrit : « Cest excellent autheur... ayant l'inclination si naturalizee de ceste sacrée fureur d'Apollon et *dès sa plus verte enfance* ayant faict profession de s'adonner aux lettres et ayant des-ja *en la fleur de son Printemps* donné au monde de tres-belles preuves d'une ame richement favorie des Muses... » Rien de tout cela ne peut concerner un poète de trente ans. Une mention isolée ne signifierait rien. Mais un tel concours, et nous ne citons pas tout, emporte notre conviction. Feuilletons les *Œuvres* de Timothée de Chillac, publiées à Lyon en 1599. C'est la même poésie, le même cru poétique, du même millésime, à une année près. Et Chillac, avec qui Deimier sera en relations littéraires (2), a vingt ans, comme nous l'apprend la banderole qui entoure son portrait-frontispice. Deux jeunes poètes provinciaux, méridionaux, de la même volée.

Cette *Epître au Lecteur*, qu'il a évidemment écrite son *canzoniere* à peu près achevé, est datée : *de Marseille, au 9 de Septembre* 1599. Le sonnet XLVII nous apprend qu'il y a

(1) *Dès le premier roseil de son Avril plus tendre...*

Qui sur son jeune Avril d'un admirable vers... Jean du Perier.

Maurice de Laye.

Produisant en trois mois tant de roses d'Amour

Esmerveille nos yeux au printemps de tes jours...

Donnant en ton Avril et la fleur et le fruit...

Qui te sacrifiant leurs moissons printanières...

E. Greffet.

Du même Etienne Greffet, dans une pièce liminaire du *Printemps des Lettres Amoureuses*, 1608 :

*Dès le premier bouton de tes plus jeunes ans...*

(2) On trouve dans le *Printemps de Vaucluse*, à la suite de la *Néréide*, 1605, des stances septenaires, *Sur les Larmes de la Vierge Marie, du sieur Timothée de Chillac.*

rencontré *Parthénie* le 12 mars. Ses *Amours* ont donc été écrits non en trois mois, mais en un peu plus de six (1). Deimier est un poète aussi fécond que précoce. Exactement à l'opposé de Malherbe. En le vieillissant le plus possible, il venait d'avoir au plus vingt ans sur la fin de l'année 1599. Et rien n'empêche qu'il n'ait eu que dix-huit ans.

Nous proposerons donc pour sa naissance, au lieu de la date consacrée de 1570 (2), la date approximative de 1580. Il est même probable qu'il faille descendre jusque vers 1582. Deimier a environ vingt-cinq ans de moins que Malherbe. La chose a son importance pour leurs relations. *L'Académie de l'Art Poétique* est l'œuvre d'un homme, non de quarante ans, mais seulement aux alentours de la trentième année et plus précisément sans doute aux approches de cet âge. Les dates communément alléguées pour la naissance et le décès d'un *poeta minor* au XVI<sup>e</sup> siècle, si on ne les sait point certifiées par un document ou un témoignage sûr, n'ont décidément qu'une valeur très approximative.

\* \* \*

Voici une esquisse de biographie intellectuelle et sentimentale que l'on peut tirer de ses œuvres. Elles constituent jusqu'ici la seule source de renseignements sur lui. Elles sont par bonheur assez confidentielles.

Deimier a passé sa jeunesse et son adolescence à Avignon et dans le Comtat, aux bords du Rhône, des Sorgues, de la Fontaine de Vaucluse, qu'il chantera souvent.(3) Sa famille paraît être de condition aisée (4). Il parle de sa mère, d'un

(1) Sonnet CLXIX, p. 148 :

Amour, depuis six mois que j'aime la cruelle...

(2) Rien d'assuré ne l'appuie à notre connaissance, et elle apparaît d'abord dans la formule « vers 1570 » (Michaud, Barjavel, Didot-Hafer, Larousse). Elle s'est fixée depuis F. Brunot (1891). En 1901, F. Lachèvre, *Bibliographie de Recueils Collectifs*, I, p. 160, écrit encore avec prudence « vers 1570 ».

(3) Son nom est roturier : un *deimier*, *dimier* est un collecteur de dîmes. Cf. du Cange, s. v. *deymarius*, et M. A. Dauzat, *Dict. étym. des noms de famille...*, Paris, 1951, s. v. *Dimier*. Sa famille ne figure pas dans les Nobiliaires d'Avignon et du Comtat, qui n'apparaissent d'ailleurs qu'à une époque postérieure. « Le titre de noble accolé à un nom de personne, écrivent H. Chobaut et M. J. Girard, ne signifia même plus la véritable noblesse, mais un certain rang social ou plutôt un certain degré de richesse. » (Vaucluse, *Essai d'Histoire locale*, Avignon, 1944, p. 431). Ils le nomment simplement *Pierre Dimier*, p. 449.

(4) Il écrit dans *l'Épître à la Gloire des Premières Œuvres* : « Si la fortune ne m'a pas presté les moyens d'un Prince, le Ciel n'a pas failly à me donner l'âme et le courage d'un grand Monarque. »

frère, de ses laquais. Il a fait des études sérieuses et brillantes. Chez les Jésuites d'Avignon probablement. Une anecdote où l'on voit qu'il est en relations avec eux (1), et de très nombreux passages, de l'*Académie* en particulier (2), où il se montre un esprit tout acquis à l'influence et aux consignes de la Contre-Réforme, nous invitent à le croire. Une ligne de la *Préface* de ses *Illustres Aventures* prête aussi à la réflexion. « Je donne mon livre, écrit-il, aux vertueux, et de mesme raison mes désirs à mes amis, et mon affection à mes Supérieurs ». Il sera curieux de lui voir affirmer dans l'*Académie* une position entièrement rationaliste, le domaine de la religion étant réservé.

Un esprit lettré et cultivé, en possession des prémices d'une culture brillante et variée, culture qu'il ne cessera d'accroître et qu'il recommandera instamment aux poètes d'acquérir (3), tel il nous apparaît dès ses premiers vers. Culture d'ailleurs plus large et éclectique qu'originale et vraiment personnelle. Il se constitue une bibliothèque et il n'est pas insensible aux charmes des vieux manuscrits. (4) Elle deviendra « fort belle et ample » et il aura le regret de la laisser en quittant Avignon pour Paris. Les *Maximes d'Etat* de 1606, farcies de nombreuses citations et mentions d'ouvrages de tous ordres, nous renseignent sur l'étendue de sa culture et le tour de son esprit.

Une vocation impétueuse le poussa tout jeune à la poésie, au docte labeur du poète. On se souvient du texte de B. Alph. A. cité plus haut : « ...ayant l'inclination si naturalisée de ceste sacrée fureur d'Apollon, et dès sa plus verte enfance ayant fait profession de s'adonner aux lettres... » C'était là en partie une illusion, on le voit bien. Mais il ne cessera de vivre passionnément de la vie de l'esprit.

A ces débuts poétiques, quels astres ont donc présidé ? On trouve dans le *Printemps de Vaucluse*, 1605, p. 212, des stances fort élogieuses, *A Monsieur de Thiron*, c'est à dire Desportes :

(1) *Acad.* p. 246. En visite avec deux de ses amis dans leur maison d'Avignon, il rabroue et réduit au silence un étudiant qui appréciait peu les *Psalmes* de Desportes nouvellement parus (éd. de 1603). Anecdote qui fait la contre-partie exacte de la rupture de Malherbe et de Desportes, à propos de ces mêmes *Psalmes*.

(2) *Acad.* p. 3, 10-11, 18, 19, etc.

(3) *Acad.* p. 19 et passim, surtout p. 591.

(4) *Maximes d'Etat*, *Au Lecteur*, et *Acad.* p. 315.



*Esprit*, dont l'esplendeur luist de tant de lumieres...

De cette pièce, écrite probablement peu avant son départ pour Paris pour être offerte au Prince du Parnasse, la strophe 8 que F. Brunot a citée est intéressante. Il y rappelle son « naturel ardent » et ses hautes ambitions poétiques, qui s'étaient concrétisées dans un grand œuvre héroïque ».

Ainsi *par tes beaux vers* doux rayons de la gloire,  
Et *par les beaux écrits du Phébus Vandomois*,  
Je me rendis espris des filles de Mémoire,  
Et beu de leur nectar au plus vert de mes mois :  
Et par les saints aspects d'un si parfait exemple  
Reforçant de vertus mon ardent naturel,  
Apollon m'enseigna dans le saint de son temple  
Ses mystères divins, et son art immortel.

Ronsard et Desportes, enthousiasmant sa jeunesse, l'ont donc amené à la poésie. Ronsard est toujours encore pour une foule de jeunes poètes éloignés de Paris le grand ébranleur, et sa mémoire restera longtemps chérie, vénérée en province. Deimier se défendra dans l'*Académie* d'être hostile à cette notion de fureur poétique, apollinienne, qui avait soutenu les grandes ambitions des poètes de 1550. Mais en fait, point de fureur dans ses vers, de forcément. C'est cependant à Ronsard, le père de la poésie moderne, et surtout à Desportes qu'il demande leurs conceptions platonisantes et pétrarquistes, leur style et leur langue, et le divin secret des faveurs de la Gloire et des hommes.

Et avant eux à du Bartas, dont le nom n'avait pas à être prononcé dans cette pièce en l'honneur de Desportes. Il emprunte en effet à du Bartas l'idée de son poème épique sur Lépante, qui est sa principale occupation, vers 1598-99, à côté de poèmes mythologiques et galants, et aussi de poésies légères, amoureuses et bucoliques, dont nous trouvons des spécimens dans les mélanges poétiques des *Premières Œuvres*. C'est cette œuvre héroïque qu'il mettra au jour en deux fois en 1601, sous le titre de *Austriade*, et en 1605, sous celui de la *Néréide*. Nous en disons un mot pour caractériser comme il se doit cette première et haute pensée.

On a signalé dans les lettres de l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle une petite poussée de fièvre épique (1). Nouvel accès, plus important et plus symptomatique, dans les premières années du XVII<sup>e</sup>. On a pu inventorier un certain nombre d'œuvres (2). Parmi les auteurs, nous relevons sans surprise quelques noms de méridionaux : Deimier, d'Escallis, Delaudun d'Aigaliers, la Pujade, César de Nostredame... Un amour exalté de la gloire, le goût du pittoresque, la tendance à l'oratoire, le verbalisme, quelque candeur et naïveté aussi, une excessive confiance en soi, se donnent libre cours dans ces édifices dont la construction enchante les loisirs provinciaux. Cette courte floraison épique, qui annonce de loin les grandes œuvres oubliées des années 1653 et suivantes, offre aussi un aspect mineur que nous signalerons à propos des *Illustres Aventures*. L'influence lointaine de la *Franciade* n'est pas la seule à devoir être ici mise en cause. (3) C'est précisément le cas de Deimier.

Du Bartas, qui fut envoyé à diverses reprises comme ambassadeur auprès de Jacques VI, roi d'Écosse (1566-1625), avait traduit un poème latin de celui-ci, *Lepanto*, sous le titre de *Lépanthe* (4). Ce court poème épique de 679 vers, où la description de la bataille proprement dite n'occupe que les vers 405-508, n'est point donné comme l'une des meilleures productions du poète, qui semble avoir été gêné par les exigences de la traduction (5).

Sous l'influence, semble-t-il, de la grande idée, très répandue et souvent exprimée par les poètes, d'une Croisade de la Chrétienté contre le Turc, sous la direction du Très-

---

(1) M. Marcel Raymond, *Influence de Ronsard*, II, p. 350.

(2) R. Toinet, *Quelques recherches sur les poèmes héroï-épiques du XVII<sup>e</sup> s.*, Toulouse, 1899. *Additions et Corrections*, 1907.

(3) César de Nostredame avait ainsi écrit une *Hippiade ou Godefroy et les Chevaliers*, dont le titre dit assez l'inspiration.

(4) *La Lépanthe de Jacques VI, roy d'Écosse. Faite françoise par G. de Saluste, sieur du Bartas*. On la trouve, avec d'autres poèmes, à la suite de la *Seconde Semaine*. Les *Poeticall Exercises at vacant hours* de Jacques VI, 1591, contiennent des traductions de du Bartas, *Lepanto* et la *Lépanthe* française.

La bataille de Lépante, si elle eut peu de conséquences militaires et politiques immédiates, avait suscité un profond et long retentissement dans toute la chrétienté, inspirant ou animant quantité d'œuvres artistiques et littéraires, de l'épopée aux chants populaires. Voir, pour l'Espagne, un aperçu dans Menéndez Pelayo, *Œuvres de Lope*, vol. 12, p. 109 ; pour l'Italie, voir dans A. Cioranesco *Un poème inconnu de don Pedro Manrique, Mélanges Mario Roques*, I, p. 37-49, quelques indications bibliographiques, auxquelles on joindra G. A. Quarti, *La battaglia di Lepanto nei canti popolari*, Milan, 1930.

(5) Cf. G. Pellissier, *Vie et Œuvres de du Bartas*, 1882, p. 83.

Chrétien (1) Deimier a repris ce sujet de du Bartas (2) et il s'est proposé de traiter à fond cette admirable et difficile matière épique, avec toute l'ampleur désirable, en trois longs chants, après avoir étudié les détails de cette fameuse journée du mieux possible. Erreur de conception sans nul doute, de bâtir un poème épique sur le patron même de l'histoire, sur des relations historiques, erreur contre laquelle Deimier s'élèvera dix ans plus tard à la fin de l'*Académie* (3). Et il lui eût fallu, pour mener son propos à bonne fin, un don d'exposition et une maîtrise verbale qui ne sont point le fait de la jeunesse.

Le poème de Deimier est d'une conception et d'une écriture toutes bartassiennes. Le ton est élevé, suraigu :

Je chante : mais plustost je trompette en mes vers  
Les exploits valeureux, lauriers de l'Univers...

Il use : - des mots à redoublements, *ton-tonnant, bou-bourdonnant*, etc...

Il oit les ton-tonnans des boulets escumans...

*Austr.* p. 27 ;

- des composés mis en circulation par Ronsard et affectionnés par du Bartas : *souffle-voile* (les zéphirs), p. 3, *porte-moisson* (le sein de la terre), p. 12, *fermes-pieds* (les bords), p. 26, *porte-jour* (l'astre), p. 30, *loing-volans* (les traits), p. 44, etc... ;  
- de l'harmonie imitative ; - de la mythologie chrétienne dans les épisodes importants. St Michel est le messager de la Divinité, comme Mercure celui de Jupiter. Chez du Bartas, c'était Gabriel. Mais la mythologie classique banale se maintient dans le discours poétique.

La lecture de cette *Austriade*, où Deimier a cru ne rien devoir sacrifier, est pénible. On perd le fil de l'action géné-

---

(1) Deimier l'exprime dans l'*Argument* de son poème épique, dans le *Printemps de Vacluse*, p. 296, *Prière à Dieu contre les desseins des Othomans*, etc.

(2) Nous avons réservé la question des rapports du poème de Deimier avec *La Austriada*, Madrid, 1584, poème épique de Jean Rufo Gutierrez, en l'honneur de don Juan d'Autriche, dont la 2e moitié est consacrée à la bataille de Lépante, à laquelle l'auteur avait pris part.

(3) P. 584 et s. — Les maîtres du genre au XIXe siècle ont montré dans leurs œuvres, — Hugo, *Orientales*, V, *Navarin*, Mistral, *Marseille*, *Chanson du Bailli de Suffren*, ch. 1, — qu'en poésie une bataille navale devait être rendue avec force et sobriété, était justiciable d'un traitement lyrico-épique, ne devait présenter avec les faits historiques que les rapports les plus lointains.

rale dans l'enchevêtrement des épisodes, des exploits particuliers des héros de l'un et l'autre bord. Il ne nous épargne aucun des longs discours des chefs, ne nous fait grâce d'aucun de ces « ensoulphrés tonnerres », de ces « canonnemens espouvantables et terriblement dommageables sur les ennemis », de ces arquebusades, de ces volées de traits mortels. En résumé, une œuvre typique, inspirée par la Contre Réforme, sous la plume d'un sujet du Pape. On est sensible à la grandeur de l'idée, à la hardiesse de la conception, aux efforts déployés par l'auteur pour maîtriser une matière si tumultueuse. On ne peut louer la réussite.

L'*aventure* est un poème de dimension parfois assez étendue, généralement consacré à un personnage mythologique. Cette sorte de genre littéraire, assez mal défini, est mentionné par Deimier dans l'*Académie*, p. 19. Les grands poètes contemporains en avaient donné quelques exemples, Desportes, du Perron, Bertaut (1)... Les sujets sont inspirés de la mythologie, empruntés surtout à Ovide, ou des Italiens, du monde enchanté du *Roland Furieux*. On imite en partie, en partie on brode à la suite. Parfois on invente, mais toujours dans le même esprit. L'amour, ou plutôt la galanterie, le romanesque, l'héroïque, voire le merveilleux, imprègnent ces poèmes. Il convient de voir dans ces épisodes en vers des formes mineures, une menue monnaie du grand « œuvre héroïque ».

On cultivait le genre aux alentours de 1600, à Marseille et à Aix. La *Lydiade* de l'aixois d'Escallis est une longue aventure étirée aux proportions d'un poème épique. Elle est suivie de six petits poèmes : *La Mort d'Icare*, *la Nymphé Echo*, etc (2). On en trouvera dans *Polydore ou le Printemps des Amours du sieur Daix*, Lyon, 1605, notamment une *Avanture Parthénophile*, f. 72 v<sup>o</sup>. D'Escallis et Daix, qui est marseillais, seront en relations littéraires avec Deimier (3). Les *Illustres Aventures* que celui-ci fera paraître en 1603 contien-

---

(1) Sous le voile de l'*aventure*, Desportes avait mis en vers des événements du temps, galants ou tragiques, *Eurytas, Cléophon*. — Du Perron avait donné une *Avanture Funèbre de Daphnis*, dont Deimier cite quelques vers dans son *Académie*, et Bertaut, un *Timandre*, poème contenant une *aventure tragique*.

(2) *La Lydiade divisée en sept livres... Plus, autres petits poèmes et meslanges*, Tournon, 1602. Dédiée à du Vair comme le volume suivant.

(3) Daix a inséré dans *Polydore*..., p. 107, 8<sup>o</sup>, un sonnet, *Au sieur Doimier sur les Amours de Parthénie*.

nent dix de ces sortes de poèmes, que la facilité et la prolixité de l'auteur ont démesurément étendus : *Phaéton*, *Echo et Narcisse*, *l'Avanture du Laurier* (Daphnis), *Actéon*, *la Dorianance* ou *Avanture de Marsin*, imitée de Desportes (1), *Angélique du Catay*, *Renaud*, *Pythagore*, *Félide*, qui semble de l'invention de Deimier, et enfin le *Procès d'Amour*, sur un thème de Desportes, qui imitait lui-même des Italiens (2).

Les Italiens et les Espagnols, Deimier les a d'ailleurs pratiqués directement, et point seulement les poètes. Sa culture « méridionale » déborde le domaine de la poésie et de la littérature. Leur influence, à côté des précédentes, se manifeste dans ses premiers volumes. Avignon la cosmopolite, sa patrie, lui offrait, en un carrefour, des éléments des diverses cultures : française, italienne, espagnole, voire provençale. Il y subsistait encore d'importantes colonies italienne et espagnole, Catalans et Aragonais.

Deimier cite dans ses *épîtres* des vers italiens, des vers espagnols. Ses *Premières Œuvres* s'ouvrent par un sonnet sur sa devise espagnole : *Ny mas altos pensamientos, ny tan grande fuego en el alma*. Sa conception de la gloire emprunte à l'Espagne. Son ami d'Escallis compose pour l'*Austriade* un sonnet espagnol : *A don Pedro de Deimier* ; un autre, G. Minutiani, un sonnet italien pour les *Illustres Avantures*. A la fin de ce volume, on lit des traductions de fragments de l'Arioste, de Guarini, de romances espagnoles. Le livre du médecin espagnol Huarte, *l'Examen des Esprits...*, l'a vivement frappé. Il a fait un voyage en Italie du Nord vers 1600-01. Il traduit et annote en 1606, sous le titre de *Maximes d'Estat*, un ouvrage italien. Sa maîtresse prend une devise espagnole, puis une italienne. On trouve aussi dans ses volumes, de lui, de ses amis, de sa belle, quelques vers provençaux.

On voit le milieu. Influences italiennes et espagnoles y pénètrent plus directement qu'à Paris. Le *canzoniere* du poète est plein d'imitations flagrantes de Desportes. Mais le Provençal dépasse son maître dans l'expression doulou-

---

(1) *Élégies*, II, *La Pyromance*, éd. Michiels, p. 302. Cf. M. J. Lavaud, *Ph. Desportes*, p. 288.

(2) *Diane*, I, *Le Procès d'Amour au siège de la Raison*, éd. Michiels, p. 52-57. Cf. J. Lavaud, p. 179.

reuse, tendue, outrancière, frénétique de son amour insatisfait. Nous signalerons ailleurs quelques traits de son premier style poétique. Deimier est un jeune poète *baroque*. S'il en valait la peine, il ne serait sans doute pas difficile de retrouver les sources directes de son baroquisme chez les Italiens et les Espagnols.

Voilà les œuvres auxquelles mettait la main Deimier, voilà les influences, françaises et autres, que nous rencontrons dans ses volumes imprimés, lorsqu'il prit la route de Marseille, à la fin de l'année 1598 ou au début de 1599.

\* \* \*

A Marseille, Deimier avait de la famille, des cousines, - qui étaient belles (1). On peut émettre l'hypothèse que, voulant héroïser sur la bataille de Lépante, il y est venu chercher une documentation, prendre langue avec des survivants, - ce qui ne manqua pas en effet d'arriver, (2) - vivre dans le décor et l'atmosphère du port de mer. Et Marseille a certainement enrichi sa veine épique, poétique. Ainsi au début de février, il assiste à l'arrivée aux îles de Marseille, puis au départ des quarante galères qui escortaient Marguerite d'Autriche allant épouser Philippe III, roi d'Espagne (3). Il a accueilli cette grandiose vision dans le sonnet IX, p. 17, le meilleur peut-être des *Premières Œuvres* :

Galères qui voguez vers les bords d'Ibérie...

Mais une rencontre fortuite allait cependant retarder l'aboutissement de son grand poème et faire de lui un poète de l'amour.

La ville, après cinq années troublées et difficiles sous la dictature de Cazaux et de Louis d'Aix, pansait lentement ses blessures. Elle n'était rentrée sous l'obéissance du Roi que le 17 février 1596, par l'assassinat du premier et la fuite du second. Deimier eut connaissance détaillée de ces événements tragiques. Il en donnera une relation, animée d'un intense sentiment loyaliste, dans son dernier ouvrage, *La Royale Liberté de Marseille*, en 1615.

(1) *Printemps des Lettres Amoureuses*, p. 20, 77, 357, 396.

(2) *Mazimes d'Etat*, p. 634.

(3) *Buffi, Histoire de Marseille*, 1696, p. 444.

De tout son talent d'administrateur, du Vair s'employait activement à pacifier la cité, encore très divisée par des haines difficiles à éteindre. Un petit nombre de lettrés, des esprits artistes, des femmes, s'efforçaient cependant de faire renaître, dans la paix retrouvée, avec la vie de société, la poésie, les lettres, la musique, la galanterie.

Quelques pièces des *Premières Œuvres*, des liminaires ou des mélanges à la suite, nous renseignent sur les liaisons que Deimier y noua et la petite société qu'il fréquenta. Mais observons au préalable qu'il est déjà ou qu'il va être en relations avec des hommes de lettres parisiens connus : le romancier Jacques Corbin (1), le poète et littérateur du Souhait, gentilhomme champenois à la mélancolique devise, *Tout n'arrive à souhait* (2).

Ainsi à côté d'Avignonnais, comme B. Anceau (3), Bernardin Ricard, musicien et joueur de luth, pour qui Deimier écrit des stances..., voici des Marseillaises et des Marseillais : la célèbre Marseille d'Altovitis (4), dont il chante la beauté, le charme et la vertu en 34 (!) stances de 6 vers, sa sœur Clarisse (5), le capitaine Pierre Paul, poète provençal (6),

---

(1) Il donne un sonnet aux *Premières Œuvres*, et en 1603 une odelette aux *Ilustres Aventures*. — Sur Corbin, avocat, qui, d'abord secrétaire de Son Altesse de Lorraine, sera de la cour de la reine Marguerite, voir G. Reynier, o. c. Index, p. 396 ; H. A. Adam, o. c. I, Index, p. 602.

(2) Il donne aussi un sonnet. Les mélanges contiennent un sonnet de Deimier, *A M. du Souhait sur son livre du Vray Prince (Le parfait age et heureuse fin de l'homme. Le vray Prince. La vraie Noblesse*, Lyon, 1599, trois parties en un vol). — Sur du Souhait, voir Gonjet, *Bibl. française*, IV, p. 24 et 443 ; Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, I, p. 185 ; G. Reynier, o. c. Index, p. 402.

(3) Barthélémy Anceau donne un sonnet. Ce notaire composa les inscriptions des arcs triomphaux en l'honneur de Marie de Médicis. Cf. Labande, *Entrée de M. de Médicis à Avignon*, 19 nov. 1600, 1893, p. 18.

(4) Baptisée en 1577, elle était fille de Renée de Rieux, baronne de Castellane, une ancienne maîtresse d'Henri III, et de ce Philippe d'Altovitis, qui s'entretint avec le Grand Prieur Henry d'Angoulême, le protecteur de Malherbe, le 2 juin 1586. En possession d'une renommée de poétesse (il nous reste d'elle quelques vers), elle fut aimée de Charles de Lorraine, duc de Guise, gouverneur de Provence depuis 1594, et l'aima. Elle fut pendant quelques années, au Jardin du Roy, le plus bel ornement de la société marseillaise. Délivrée par Guise, elle mourut en 1606, à vingt-neuf ans. Voir Robert Reboul, *Physionomies Provençales*, Aix, 1895, p. 85-88.

(5) Deimier lui consacre aussi des stances. Elle épousa en 1610 un Pierre le Maître, parisien. Cf. Robert de Briançon, *Etat de la Provence*, I, p. 278.

(6) Pierre Paul (1542 ?-après 1615), oncle d'alliance de Bellaud de la Bellaudière, le Rénovateur de la poésie provençale au XVII<sup>e</sup> s., édita les *Obros et Rimos Prouvençalsos et Lous Passatens* de celui-ci, en les faisant suivre de sa *Barbouillado et Phantazies journalières* (Marseille, Mascarot, 1595). Cf. *Encyclopédie des B.-D.-R.*, IV, 2<sup>e</sup> vol., Deimier lui offre un sonnet provençal dans les mélanges.

Laurens de Bermond (1), Jean du Périer (2), Maurice de Laye, curieux personnage, aveugle, musicien et poète (3), Lazarin de Muans (ou Mouans), seigneur de Ponteaux, un mécène, un « miroir d'honneur », qui se plaisait à festoyer poètes, musiciens et lettrés dans sa maison et son jardin, beau comme un Paradis (4), et d'autres encore dont nous aurons à parler.

Parmi ces amitiés, ces relations, ces belles personnes, l'aimée, la « maistresse ». Deimier séjournait depuis peu à Marseille, quand un jour, le 12 mars 1599, « ô divine journée », au bord de l'antique Lacydon,

...(Se) promenant sur l'amoureux rivage,

Tout franc de passion et libre de courage (5),

il aperçut une éblouissante personne en visite sur l'une des galères du Roi. Il était heureusement au bord de l'eau.

Sans l'objet de la mer qui modéra mes feux,

Hélas ! mon pauvre cœur n'estoit plus rien que cendre (6).

Et *Parthénie*, ainsi il va la nommer dans son *canzoniere*, fixa sur l'instant sa destinée sentimentale pour une douzaine d'années et plus.

Cette belle personne mérite de nous retenir un moment. Elle poétisait à ses heures, comme Marseille d'Altovitis. Elle donnera quelques pièces aux ouvrages de son adorateur. Elle était même une *jélibresse* (en 1603), pour un sizain provençal. Dans les semaines suivantes, Deimier concentra

(1) Laurens, de la famille des Bermond ou Brémond (*Encyclopédie B.-D.-R.* p. 71 et 104), était poète. Deimier commence ainsi le sonnet LIX, p. 55 : Bermond, dont les beaux vers plins de gloire et de grâce...

Dans les mélanges, des stances de Deimier à Laurens. Celui-ci donne un sonnet aux *Premières Œuvres*. On y lit également un sonnet de L. D. B. (probablement Jean de Brémond, dont nous avons une Épitaphe pour Marseille d'Altovitis). Un *Bermond, Marseillois* donne des stances au *Printemps des Lettres Amoureuses* ; un *I. de Bermond*, des stances aux *Lettres Amoureuses*.

(2) Il donne un « clairon » de dix vers et un sonnet aux *Premières Œuvres*, un sonnet à l'*Austrade*.

(3) Il nous est connu par un « sirventes » de Pierre Paul, *Barbouillado*, p. 20 : *Au Sieur Maurisy de l'Aye, aveugle, poète et bon joueur de tous instrumens*.

(4) La Bellaudière, *Passalens*, p. 34, sonnet XLI, *A l'honneur d'au Jardin de Monsur Muans* ; sonnet LXIII, p. 49, *A Monsieur Muans, sieur de Ponteous* ; Pierre Paul, *Barbouillado*, sirventes, p. 39, *A Monsieur Lazerin Muans, sieur de Ponteous*.

(5) *Élégie*, p. 77. Cf. *Discours*, p. 150 :

Auparavant d'estre espris de ses yeux

J'ignorois le pouvoir du grand vainqueur des Dieux.

(6) *Stances*, p. 4.



sur elle un feu roulant de sonnets, d'odes, de stances, d'élégies, de chansons..., aussi nourri et impressionnant que celui des marins de don Juan d'Autriche sur la flotte de Sélim Othoman.

Elle était belle, très belle. Une face angélique, des yeux admirables, d'un azur divin, aux regards d'une douceur sans pareille, des « soleils amoureux », des cheveux blonds-dorés, « beau thresor blondissant frisé des mains des Grâces », aux tresses vagabondes, un front de marbre vivant, des joues « les délices de Flore », des lèvres « de coral, — D'œillets, de perles et de roses », une belle gorge, de neige ou de lait, « En fleur Cythere et Liban en odeur ». Avec cela, « gaye et seraine au visage », « un sous-ris doux-amer », « un ris mignard », un aller ! un port ! une bonne grâce ! une voix ! De l'esprit, et de beaux discours. « Un Soleil de Marseille ».

Elle était jeune, nous dit Deimier (1). Toute jeune ? On trouve à la fin de l'*Avis au Lecteur*, une précaution contre le lecteur sceptique qui douterait de la beauté de la dame, de sa jeunesse, ou simplement de son existence (2). Mais, ce qui n'est pas douteux, à la lecture de ce *canzoniere*, c'est qu'elle était fort avertie en amour et que le jeune Deimier a manqué d'expérience (il l'avouera plus tard), de cette marge de sécurité de quelques années de plus qu'elle, qui lui auraient permis de faire à peu près jeu égal dans l'amoureuse guerre. Cette liaison, passionnée et douloureuse du côté de Deimier, sentimentale et platonique de la part de la belle, nous est connue non seulement par les *Premières Œuvres*, mais encore par le *Printemps des Lettres Amoureuses* de 1608 et les *Lettres Amoureuses* de 1612.

Ces derniers volumes sont des ouvrages de politesse mon-

---

(1) *Ibid.*

En l'avril amoureux de ton jeune printemps,  
Ta jeunesse fait voir tant de grâces ecloses...

(2) Il fera connaître une autre fois, dit-il, dans une seconde impression, le nom de sa dame « Mais je te puis bien dire, à fin de te garantir de quelque opinion qui me fâcherait beaucoup, qu'elle est encore :

La vierginella... simile à la rosa,  
Che'n bel giardin su la nativa spina,  
Accompagnata e sola si rispos.

(Arioste, I, XLII).

divine, faits à l'imitation de recueils français et surtout italiens (1). Ils consistent en modèles de lettres, pour la correspondance galante, principalement. Ce sont des répertoires pratiques et fort appréciés d'éloquence et de bien dire auprès des belles. Toutes les situations sentimentales y sont tour à tour envisagées. Deimier confesse avoir quelquefois tenu la plume pour obliger ses amis (2). Mais il a surtout mis à contribution, en homme de lettres pratique et avisé, sa correspondance amoureuse avec la belle marseillaise, dont il insère parfois les réponses. Ce sont ses Mémoires du cœur, le miroir de leur liaison, mais dont la lumière est diffuse et brouillée. Ces lettres si nombreuses offrent en effet fort peu de précisions concrètes pour le biographe. Elles ont été soumises à une élaboration littéraire très poussée, surtout celles du second volume, qui sont plus abstraites, plus « classiques ». « Le style, écrit M. Magendie, o. c. p. 272, vise à l'éloquence, il est tendu, solennel, embarrassé de phrases longues et laborieuses, ou s'attache à exprimer des complications subtiles de sentiments. » Abstraction et quintessence, avec çà et là quelques rugissements de passion, vite étouffés de la part d'un amant contraint de s'en tenir à « l'honneste amour », « cet amour céleste qui mesure tout son bon-heur au lieu de la veue et de la contemplation » (3). Décevantes à ce point de vue, elles ont subi aussi des adjonctions romanesques évidentes, qu'il n'est pas facile de concilier entre elles. Il faut donc se refuser à suivre ces indications fallacieuses, sous peine de verser dans la littérature d'imagination. Mais ces volumes de lettres, qui sont à utiliser avec précaution, demeurent cependant d'un vif intérêt psychologique.

Ces trois ouvrages nous font connaître les menues joies de Deimier et ses longues souffrances. Persuadé de s'embarquer pour Cythère, il le fut en réalité dans une très longue

---

(1) M. M. Magendie dans *La Politesse Mondaine et les Théories de l'Honnêteté en France au XVII<sup>e</sup> s.* de 1600 à 1660, Paris, 1925, a signalé l'intérêt du premier volume de Deimier. Cf. Index, p. 922. — G. Reynier a consacré une courte et fine étude, o. c. p. 256-262, à ces recueils de Lettres amoureuses et rappelé quelques titres d'ouvrages précédents : *Les Fleurs du Bien-Dire* (1599), le *Manuel d'Amour*, le *Bréviaire des Amoureux* (1604), le *Jardin d'Amour*, les *Marguerites Françaises*, etc.

(2) *Préface du Printemps des Lettres Amoureuses* : « Me trouvant avoir fait depuis qu'il y a ans ces lettres en faveur de certains de mes amis et de quelques miennes particulières affections... »

(3) *Printemps des Lettres Amoureuses*, p. 624.

et martyrisante aventure, platonique, troubadouresque et pétrarquaisante à souhait, et dont nous ne voyons pas la fin.

Il aurait été d'abord un amant mis en observation, — le temps qu'il s'éprenne fortement, — puis agréé, sinon accueilli :

Maintenant l'amitié soupire en sa poitrine... (1).

Hélas ! la « franchise » du poète une fois ravie, et son audace domptée, la belle se révèle « une douce inhumaine », une « cruelle maïstresse », « extrême en rigueur ». Elle a pour lui de « froides rigueurs », des mépris. Par deux fois, elle le chasse de sa présence. Puis la fortune cruelle le contraint de regagner pour un temps Avignon, où il écrit le sonnet XXII et une vingtaine de pièces à la suite. Tourments de l'absence ! Il accroît de ses pleurs les eaux du Rhône. Les bords du fleuve, la Roque des Doms, d'où il regarde vers la Provence à l'extrémité de l'horizon, les eaux de la Sorgue, la Fontaine de Vaucluse, aux bords de laquelle il compose la *Dorimance*, sont les témoins de son « amoureux martyr ». Il grave sur les peupliers le nom de sa belle. « Œilladé » par les gracieuses dames d'Avignon, il garde néanmoins toute sa constance. Enfin il revient. Mais il n'en est pas mieux traité. Son bel œil lui va de nouveau faisant la guerre. Elle s'arme de refus, de « desdains meslez d'attrayantes douceurs », d'une « rigueur mortelle », « d'avares discours », de « desseins eslevez ».

Ces desseins élevés, nous les connaissons par une lettre de la dame : « Aussi pour toute faveur que vous pouvez attendre de moy, je vous veux prier de changer ces grandes flammes d'amour aux limites et modérations d'une ferme et sincère amitié. »

Suit un parallèle entre deux amours bien différents : « La première sorte d'aimer (celle qui regarde les beautés du corps) est volontiers périssable, et bientost passagère, à cause de sa violence, et du sujet extérieur et fressle où elle s'adresse : mais l'autre pour estre vouée aux beautés de l'ame ne peut faillir d'estre éternelle et heureuse, puis que sa cause et sa mire sont toutes spirituelles et divines. C'est en ceste qualité si digne que je souhaite que vos desirs se donrent à moy, etc... » (2).

(1) *Stances*, p. 13.

(2) *Printemps...*, lettre VII, p. 12.

La dame était sage et prudente, sinon modeste, et sans doute coquette. Elle avait peut-être lu Equicola, Marsile Ficin et Leonardo Ebreo, et sûrement les poètes italiens, espagnols et français qui y avaient puisé leurs inspirations, à travers des intermédiaires. Et surtout elle n'aimait point Deimier. « Vous vous moquez de mes peines d'amour », écrivait-il dans le *Printemps*. En vain lui conseille-t-il et la mesure et la mansuétude, et de ne point se mettre à si haut prix :

Mais ne vous haussez pas d'un tel eslanement  
De rejeter mon cœur pour estre une Déesse.

Il chante clairvoyant :

Et sans vouloir aimer, vous voulez estre aimée,  
Et fuyant vostre bien, vous cherchez vostre mieux...

Il lui fallut se résoudre « aux longs travaux d'une amitié sainte », « divine », « sans nul guerdon », au moins comme il l'entendait, qui vienne récompenser sa constance.

Il se plaint :

Bien qu'en vous adorant j'aïlle perdant mon temps...  
Que je suis misérable au service d'amour !...  
Je voudrais bien sortir de l'amoureux servage...

De nouveaux coups lui étaient réservés de la main de cette belle, « hautaine et fière ». Son âme rigoureuse, est aussi « inconstante et légère ». Elle est entourée de galants, de « mugnets ». Le voilà précipité dans les convulsions de la « cruelle, impitoyable et traistre jalousie ». Il menace d'anéantir l'audacieux qui... Tels furent ces amours, émondés d'une frondaison romanesque et saisis dans leurs grandes lignes. Quelle est la part de l'affectation et de la littérature ? Celle de la sincérité et de la vie ?

Cette beauté marseillaise qui ne voulait point s'écarter de la voie de *l'honneste amour*, qui ne consentait à donner à aimer que les beautés de son âme et de son esprit, qui était-elle ?

(à suivre)